

# Rapport annuel sur la marche de la société pendant l'année 1903

Objekttyp: **AssociationNews**

Zeitschrift: **Bulletin de la Société Vaudoise des Sciences Naturelles**

Band (Jahr): **40 (1904)**

Heft 149

PDF erstellt am: **13.09.2024**

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

## RAPPORT ANNUEL

sur la marche de la Société pendant l'année 1903, présenté à l'assemblée générale du 16 décembre 1903

par M. le Dr **Gustave KRAFFT**, président.

Messieurs,

Celui qui écrira l'histoire de notre Société pourra constater une fois de plus, à propos de l'année 1903 que si les savants ont une patrie, la science n'en a pas!

En effet, pendant que tous les cœurs vaudois vibraient à l'unisson et fêtaient la patrie et la liberté, nous nous sommes contentés de vivre paisiblement une bonne et heureuse année.

Dans le branle-bas général de ces belles fêtes patriotiques dont les échos sont à peine évanouis, notre Société, quoique déjà vieille et très vaudoise, ne pouvait que rester à sa place.

C'est un grand bonheur, pour un peuple, que de fêter son indépendance, mais n'est-ce pas encore plus beau de n'avoir jamais connu la servitude. Et c'est notre cas, Messieurs, en tant que membres de cette Société.

Les gens de science ne connaissent point de baillis. Ils ne doivent à personne la dîme de leur travail puisqu'ils offrent à tous les produits du sol qu'ils cultivent : je veux dire tout ce que leurs cerveaux secrètent d'utile et de bienfaisant.

Depuis longtemps, certaines personnes se battent les flancs sur terre vaudoise, pour faire croire à l'existence d'une

littérature, d'une musique, d'une poésie vaudoise dont ils se proclameraient volontiers les patrons.

Je ne suis pas partisan de cette notion limitative des arts et des belles-lettres. Et si, à mon sens, le beau ne souffre pas de frontières, le vrai, à plus forte raison n'en saurait admettre. Il n'y a donc pas, il ne peut pas y avoir de science vaudoise.

Nous sommes la Société vaudoise des sciences naturelles et non point une Société plus ou moins naturelle... de science vaudoise.

Nous sommes une des innombrables sections de cette grande Société internationale dont tous les membres sont des amis de la nature et dont tous les statuts pourraient se résumer par ces mots :

Chercher la Vérité.

Notre Société est toujours heureuse et fière des efforts tentés par des Vaudois pour augmenter le capital commun, mais elle accepte tous les concours et ne demande pas à ses hôtes ni à ses candidats d'où ils viennent, ni quelle langue ils parlent, ni quel Dieu ils adorent !

Vous aimez la science,  
Entrez !

\* \* \*

Mais j'oublie que je vous dois un rapport, et non point une harangue !

Un rapport ! hélas !

Lorsqu'il y a un an, vous m'avez invité à grimper sur ce fauteuil présidentiel, je me suis dit :

« Mon pauvre ami, que vas-tu devenir là-haut. Le ciel t'a refusé ce qu'il a donné si généreusement à tant d'autres Vaudois. Tu n'as jamais pratiqué le culte du fauteuil, tu n'as pas l'âme d'un président!... »

Et, dans ma perplexité, je répétais, comme les enfants :  
ce n'est pas ma faute !...

Et puis, peu à peu, le fauteuil rembourré a parlé à mes iliaques décharnés et le bien-être présidentiel, procédant de bas en haut, est monté, de vertèbre en vertèbre, jusqu'à mon cerveau....

Et maintenant, c'est fini! la roche tarpéienne est là, qui m'attend, sous la forme d'un banc de sapin très dur.

Et je ne puis même pas abandonner ce tendre fauteuil sans vous faire un rapport! ah! la voilà bien, l'expiation!

\*  
\* \* \*

Messieurs,

J'ai plaisir à constater tout d'abord que, durant cette année, nous avons vécu en paix avec chacun. Nos relations avec l'Etat ont été excellentes. Nos rapports avec la Bibliothèque cantonale superlativement affectueux!

A l'intérieur, la cordialité la plus franche n'a cessé de régner. Dans les séances nulle sonnette présidentielle n'a dû être mise en branle : De la courtoisie réciproque, de l'entrain, de la gaieté même.

Voilà ce que c'est que s'occuper de la nature, et non pas de son prochain!

Dans nos rangs et comme chaque année, la Faucheuse inexorable a commis son œuvre de mort. Nous avons perdu un de nos membres honoraires, M. de Fellenberg, de Berne, et sept de nos membres effectifs : MM. Hermann Astié, François Pittet, Aloïs van Muyden, de Goumoëns, Lude, Auguste Caspari, du Pasquier et Jean Dufour. Nous gardons un respectueux souvenir de ces collègues disparus.

A côté de ces démissions fatales, cinq membres de la Société nous ont quitté pour divers motifs personnels. Ce sont MM. Golay, Dürr, Edouard Herzen, W. Baer et Dr Morax; M. Francillon, chimiste, a passé membre en congé. Suivant la commune loi, toutes ces places laissées

vides ont été bientôt comblées par de nouveaux venus. Nous avons reçu comme membres honoraires : MM. les Drs Amé Pictet et Nuesch, et comme membres effectifs : MM. Dr David, Dr Cevey, Dr Strzyzowski, Dr Pfæher, Fiesinger, ingénieur, François Pittet, Dr Keser, Professeur G.-H. Wollaston, Fernand Barths.

Notre Société s'est réunie 19 fois, soit 15 fois en séance ordinaire, 3 fois en assemblée générale et une fois en séance extraordinaire.

Nous avons eu sept séances de Comité. La participation des membres aux séances de la Société est en progrès réel. Nous sommes en général une trentaine, plusieurs séances ont été suivies par quarante et même cinquante personnes.

L'assemblée générale du 20 juin, à Caux-Palace, a été très fréquentée et particulièrement brillante.

\* \* \*

Mais, Messieurs, vous êtes en droit de demander à votre président sortant de charge, autre chose qu'une sèche récapitulation de l'année. La Société est, en fait, administrée par le président et par quatre fonctionnaires fixes, ou a peu près, il est donc naturel qu'avant de s'en aller le président vienne vous dire son impression.

\* \* \*

Notre Caisse étant, grâce à M. de Rumine, une des plus belles caisses de Sociétés que l'on puisse voir en pays romand, il importe que notre trésorier soit à la hauteur de la situation. Il n'y a que des éloges à faire à M. Ravessoud qui soigne le magot en véritable Harpagon.

Notre bibliothécaire est aussi un consciencieux fonctionnaire.

Le Secrétaire, vous le connaissez ! je n'offusquerai pas sa modestie par des compliments. Il a cependant un

défaut, il n'est pas perpétuel, comme celui de l'Académie française, il nous a même donné sa démission pour pouvoir plus librement déployer ses ailes, ou plus exactement son zèle de jeune chimiste.

L'éditeur du Bulletin, M. Félix Roux est un homme rompu à son métier, exact et dévoué. Il a, en fait, et depuis de longues années, la haute main dans l'élaboration du *Bulletin*.

C'est ici que je touche au point essentiel de notre administration.

Nous avons des rentes, Messieurs, et c'est le *Bulletin* qui les dévore. Il n'est pas dans les attributions de l'Éditeur du Bulletin, ni dans celles du Caissier d'accepter ou de refuser un manuscrit, en un mot de régler cette grosse, très grosse rubrique du budget. C'est l'affaire du Comité. Or il se trouve que depuis un certain temps les auteurs en ont pris un peu à leur aise avec le *Bulletin*. Ils ont l'air de penser que leurs travaux sont insérés *de droit*, non pas simplement en résumé dans les procès-verbaux, mais tout au long dans le texte même. Ils envoient quelquefois leurs manuscrits directement chez l'éditeur qui, de très bonne foi, pense que c'est une affaire entendue avec le comité, et... le tour est joué.

Le tour est si bien joué que la Caisse seule s'en aperçoit par les saignées douloureuses qu'elle doit subir!

Jusqu'ici cet état de choses n'a pas eu de bien graves conséquences, mais c'est le moment de réagir. Votre Comité, parfaitement compétent en l'espèce, a décidé d'examiner avec un soin minutieux les manuscrits qui lui seront soumis avant qu'ils passent chez l'éditeur. De son côté l'éditeur n'acceptera aucun travail dont l'insertion ne sera pas approuvée par la signature du président.

Afin d'éviter au Comité le pénible devoir de retourner un travail à son auteur, veuillez, Messieurs :

1<sup>o</sup> Limiter le plus possible le nombre des planches,

sans quoi l'auteur sera tenu de supporter une partie des frais.

2<sup>o</sup> N'envoyer au Comité que des travaux originaux.

3<sup>o</sup> Réduire le texte le plus possible, condenser la matière; au-delà d'un certain nombre de pages, les auteurs seront appelés à contribuer à la dépense.

La valeur d'un travail ne dépend pas du nombre de pages. Les Allemands le pensent souvent, mais ils se trompent. Le châtement de ceux qui ont la maladie de la longue histoire est d'ailleurs certain, ils ne sont pas lus.

Voici, Messieurs, ce que j'avais à vous dire quant à l'administration.

\* \* \*

Au point de vue scientifique, je n'ai que des choses agréables à relever.

On m'a fait quelquefois cette objection, lorsque j'invitais quelqu'un à entrer chez nous : « On ne vous comprend pas, m'a-t-on dit, vous êtes pour la plupart dans la spécialité, pas moyen de vous suivre. Il ne nous reste alors qu'à prendre des poses entendues, qu'à faire de petits signes d'approbation tout à fait hypocrites, ou bien, — ce qui est plus franc et moins poli, — à s'endormir ! »

J'ai toujours répondu à ces braves gens qu'ils n'avaient pas saisi la situation. J'ai avoué que nous ne nous comprenions pas toujours les uns les autres, mais qu'il y avait un charme infini à suivre sans comprendre ! Qu'en outre cela élevait l'esprit et rabaissait l'amour-propre. Que c'était une école de modestie !...

Messieurs ! depuis dix ans j'ai assisté à toutes les séances, avec la constance d'un ami passionné des sciences et avec la régularité forcée du journaliste. Eh ! bien ! j'ai la conviction que si notre société n'existait pas, il faudrait la créer immédiatement. Et je vous prie de croire que toutes les Sociétés n'en sauraient dire autant !

Notre association s'impose entre gens de science, elle s'impose plus que jamais comme trait d'union entre le public et la science.

Et, puisque je me suis permis une allusion au journaliste que j'ai été longtemps ici, laissez-moi vous dire qu'en racontant nos séances j'ai toujours pensé à mes lecteurs et rien qu'à eux. J'ai cherché à éclairer le public et à lui être utile.

Et, pour que la pilule descende, il fallait la dorer un peu. J'ai fait de mon mieux. Le public m'en a su gré, et mes collègues m'en ont voulu quelquefois. Ce qui prouve qu'on ne peut contenter tout le monde à la fois.

Mais je persiste à croire que nous ne devons pas nous renfermer et jouir en égoïstes de la science. Nous devons penser à ceux qui ne savent pas, nous qui sommes si heureux de savoir, ou tout au moins de pouvoir apprendre !

\* \* \*

Messieurs ! En terminant ce rapport je ferais volontiers des vœux pour notre Société, si ces vœux n'étaient pas superflus.

Nous sommes tous membres de plusieurs Sociétés ; elles ont toutes, ou à peu près, leur raison d'être, mais aucune ne s'impose davantage, aucune n'est plus sûre de son existence que la nôtre. Ce qui fait sa qualité et son charme, c'est qu'elle ne représente aucun intérêt professionnel, qu'elle est désintéressée.

C'est qu'on y discute des faits et non pas des personnes.

Chez nous, Messieurs, on ne parle que de la grande amie : la belle nature. Et vous savez si le sujet est inépuisable et éternel.

J'ai dit.





